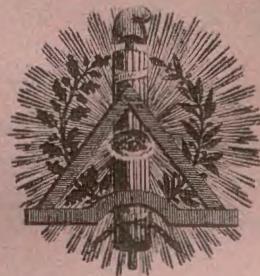


(32)

POÉSIES  
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU

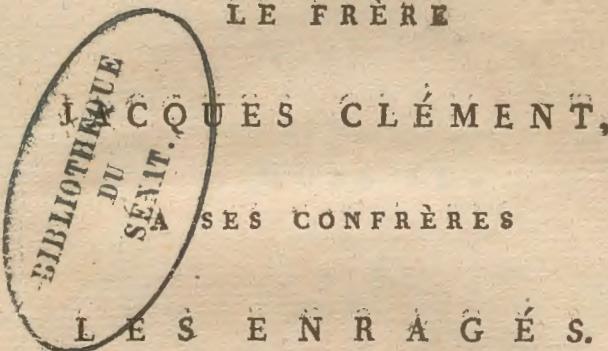


СВЯТАГО ПАПЫ

СИЛВЕСТРА  
ПАПЫ Римского

*Cote 32*

LE FRÈRE



LES ENRAGÉS.

---

Il n'est de vrais citoyens que ceux qui louent l'Assemblée, et je viens faire mes preuves de patriotisme.

---



---

1790:

毎日新聞社

毎日新聞社

明治十九年九月二日

明治十九年九月二日

明治十九年九月二日

007

A M O N S I E U R :

D - E

C A Z A L È S.

---

Intrépide vengeur des droits des souverains,  
Reçois ces foibles vers où ma muse a dépeints  
Les forfaits odieux d'une horde de traîtres.  
Je les ai vu briser le trône de mes maîtres ;  
Je les vois chaque jour en ces lieux d'où CLÉMENT  
Sortit pour égorgier un monarque innocent ,  
Aux pieds de son image y puiser sa morale ;  
Je les vois aiguiser d'une main infernale  
Les poignards qu'en nos seins ils voudroient  
enfoncer !

Et ma tremblante voix eut pu ne pas oser  
Contre leurs attentats animer ma patrie !  
Non, je ne suis pas fait pour tant d'ignominie ;  
Flatter le crifne heureux est un crime pour moi ;  
Mais je sais aux vertus rendre hommage dans toi.

1807. 105

LE FRÈRE  
JACQUES CLÉMENT,  
A SES CONFRÈRES  
LES ENRAGÉS.

---

DÉJÀ, le fouet en main, les sénateurs bottés  
Arrivoient dans la salle à flots précipités :  
Cependant la séance étoit encor fermée,  
Mais au bruit qui régnoit dans l'auguste assemblée  
On eut avec raison cru que depuis long-tems  
L'arène étoit ouverte à ces preux combattans,  
Quandon voit tout-à-coup JACQUES CLÉMENT paroître,  
Et le calme à sa voix, à son aspect renâtre,  
Daignez, dit-il, souffrir, illustres sénateurs,  
Que celui dont l'esprit anime vos grands cœurs  
Prenne place au milieu de cet aréopage.  
Souffrez que ce CLÉMENT dont le noble courage  
A su venger l'état et la religion,  
Soir admis parmi ceux en qui revit son nom.  
J'ai fait, ainsi que vous, tomber mon roi du trône,  
Mais vous n'avez au yôtre ôté que la couronne,  
Moi, dans les flancs du mien j'ai plongé cette main  
Et je erois de HENRI que le saint assassin

Ne peut vous faire ici rougir par sa présence ;  
 Il est vrai que le sort trompa votre prudence ,  
 Et je sais ; aujourd'hui si l'ombre de LOUIS  
 Paroit régner encor , et gouverner Paris ,  
 Qu'on doit seule accuser la fortune ennemie .  
 Vos projets aux BOURBONS furent d'ôter la vie ;  
 Le destin a trahi vos généreux desseins ,  
 Et vainement armés trente mille assassins  
 N'ont pu les immoler sous leurs poignards civiques .

Mais du palais au moins l'enceinte et les portiques  
 Ont été teints du sang de leurs vils défenseurs ;  
 Mais au moins espérez què bientôt dans les pleurs  
 S'éteindra le flambeau de leur vie odieuse .  
 Ce que n'a pu le glaive en cette nuit fameuse ,  
 Je l'attends des tourmens qu'on leur fait endurer ;  
 Je l'attends des affronts qu'il leur faut dévoquer .  
 L'opprobre des grands cœurs est le premier supplice ,  
 Et je dois aux BOURBONS malgré moi la justice  
 De dire que le leur fut grand dans tous les tems ;  
 Jugez donc de quels coups , tant d'outrages sanglans .  
 Dont vous les accablez chaque jour à l'envie ,  
 Ont dû percer leur ame orgueilleuse et hardie ,  
 Par votre joie enfin jugez de leurs douleurs !

Pour moi je les connois , plus d'une fois en pleurs  
 J'ai vu LOUIS , du ciel implorer la vengeance :  
 « O Dieu , s'écrioit-il , vengeur de l'innocence ,  
 » Tu me vois de mon trône aujourd'hui renversé ,  
 » De ce trône où ta main sembloit m'avoir placé ,  
 » Et cette main encor n'a point lancé la foudre !

» Roi naguère , aujourd’hui je rampe dans la poudre !  
 » Ah ! peux tu sans pitié contempler mon malheur ! ...  
 » Ce peuple que toujours je portai dans mon cœur ,  
 » A pu , tournant sur moi sa rage meurtrière ,  
 » Tenter de m’égorger , moi , mon fils , et sa mère ,  
 » Et .... quoi ne prends tu donc nul souci des mortels ?  
 » Veis-tu sans intérêt aux pieds de tes autels  
 » Un prince infortuné réclamer ta justice ?  
 » Non , de mes oppresseurs tu te rendrois complice ,  
 » Eh bien , arrache donc le bandeau de l’erreur  
 » Qu’a mis sur tous les yeux un sénat imposteur ,  
 » De leur égaremens que les François rougissent ;  
 » De mon sort en secret il en est qu’ont gémissent ,  
 » Je le sais , ils voudroient.... mais de toi seul j’attends  
 » Une fin à des maux endurés trop long-tems ;  
 » En toi seul , ô mon dieu , j’ai mis ma confiance . »

C'est ainsi que du ciel provoquant la vengeance ,  
 Il prétend vous punir d'avoir sauvé l'état ,  
 De l'avoir soulagé lui-même , lui , l'ingrat !  
 Du soin de gouverner les rênes de la France .  
 Mais , sur l'intégrité de votre conscience ,  
 Reposez-vous , amis , et ne redoutez rien ;  
 La nation en vous a trouvé son soutien ;  
 C'est vous qui dans son sein ranimant la richesse ,  
 De ce corps épuisé restaurez la foiblesse .  
 Déjà je vois fleurir ce commerce autrefois  
 Enchainé , languissant sous tant d'iniques loix ;  
 Je voix mille canaux ouverts à l'industrie ;  
 Les ateliers sont pleins , et grâce à ce génie  
 Qui sut des citoyens faire autant de guerriers ;

Le fourbisseur chez lui compte vingt ouvriers.  
L'argent manque ; qu'importe un papier salutaire,  
Et qu'approuve le vœu de la patrie entière,  
Va bientôt du trésor combler le vuide-affreux (1).

Laissez donc , chers amis , hurler les envieux ,  
Il est beau d'en avoir , et consommez l'ouvrage  
Qui doit rendre vos noms plus chéris d'âge en âge .  
Laissez ... mais non plutôt , frappez les ennemis  
Dont la voix contre vous ose éléver ses cris :  
Le sang , le sang doit seul expier cette offense .  
Et voulez-vous vraiment régénérer la France ?  
Que votre doigt fatal indique à ces agens ,  
Qu'alimente en secret l'illustre d'ORLEANS ,  
Les traîtres dont leur fer doit purger la patrie .  
Et les traîtres sont ceux dont la main ennemie  
Voudroit briser les fers dont LOUIS est chargé :  
C'est par leur trépas seul que noblement vengé ,  
Le sénat , maître alors , verra sans résistance  
S'étendre , et pour jamais s'affermir sa puissance .

N'épargnez pas sur-tout ces insolens auteurs .  
Dont la plume vendue à vos vils détracteurs ,  
Vous montre au peuple , assis sur les ruines du trône ,  
Tandis que sans pouvoir , sans sceptre et sans couronne ,  
Son monarque languit dans l'avilissement .  
La mort doit de ce crime être le châtiment .

---

(1) Pour éviter toute maligne interprétation , nous prêtons que le mot COMBLER ne signifie pas ici mettre le comble .

Contre ce roi captif il est permis d'écrire ;  
 Mais oser vous frapper du fouet de la satyre !  
 Mais le plaindre ! attaquer la constitution !  
 C'est se rendre coupable envers la nation.  
 Elle est, ainsi que vous, sacrée, inviolable,  
 Et qui profanera cette arche respectable  
 Doit . . . Mais qu'est-il besoin de vous encourager ?  
 Je sais que dans le sang vous aimez à nager.

Eh bien ! continuez à le faire répandre ;  
 G'est par le glaive seul que vous pouvez étendre  
 Sur vos concitoyens l'empire de vos lois.  
 Laissez-là la douceur, cette vertu des rois ;  
 Immolez sans pitié l'hydre aristocratique,  
 Et les lâches fauteurs du pouvoir monarchique,  
 Et près de Ravaillac, de Damiens, de Châtel,  
 Une place bientôt vous attend dans le ciel.

A ces mots d'applaudir s'empresse l'assemblée,  
 Et de reconnaissance et d'amour pénétrée  
 D'un air respectueux s'incline vers ce saint  
 Qui lui fait entrevoir un si brillant destin,  
 Quand BARNAVE, aux yeux doux, à l'ame débonnaire,  
 Se leve tout-à-coup, et montant dans la chaire :  
 « Brave CLEMENT, dit-il, tu commandes le sang,  
 » J'en eus toujours horreur, un papillon souffrant  
 » Me fait évanouir de tendresse et d'allarmes,  
 » Mais désormais le meurtre aura pour moi des charmes  
 » Puisque dieu par ta voix nous en fait un devoir ?  
 » Je veux que de mon bras on sente le pouvoir,  
 » Et qu'on parle de lui, comme de mon génie ;

» Je veux qu'il soit l'effroi de l'Aristocratie,  
 » Et que mon nom fameux à force de forfaits  
 » Ne serve à désigner que le sang désormais (1).

J'aime, reprit Clément, ta fougue impétueuse,  
 Ils partent ces transports d'une ame généreuse,  
 Poursuis, jeune héros, et fais revoir en toi  
 La sainte cruauté qu'on admira dans moi.  
 Mais le tems presse, adieu, permets que je tembrasse.

Il finissoit, déjà des airs fendant l'espace  
 Aux regards du sénat il avoit disparu,  
 Et près de l'éternel aux cieux s'étoit rendu.

(1) On ne demande plus aujourd'hui chez les restaurateurs des cotelettes saignantes ou à l'angloise, mais des cotelettes à la Barnave.

